

du prix des denrées. L'empire romain, par la diversité de ses climats, aurait dû être à l'abri des disettes ; cependant elles sont fréquentes, et on en revient toujours aux lois de maximum, toujours impuissantes¹. Dioclétien, dans son édit, va jusqu'à coter le taux de toutes les marchandises et de tous les services ; en effet, lorsque l'on taxe une denrée, et surtout le blé, il faut taxer toutes les autres. Ainsi, à la fois, — le numéraire devient plus rare, — les denrées deviennent plus chères, — et cependant, la population (je l'ai déjà dit et je vais en reparler) la population est en voie de déclin, non de progrès. Quelle est l'explication de ce triple fait qui semble impliquer contradiction ? N'est-ce pas évidemment l'appauvrissement du sol et de l'industrie auquel le commerce extérieur, je viens de le dire, ne cherchait même pas à suppléer ? N'est-il pas évident que ce qui manquait au monde c'était le travail, et que le travail manquait parce qu'il était honni, découragé, asservi, et plus que tout cela peut-être encore, mal employé ?

Un rapprochement peut nous montrer quelle était cette impuissance ou, pour mieux dire, ce découragement du travail sous la loi de l'esclavage ; jusqu'à quel point l'intelligence était inerte en fait d'industrie et ajoutait peu au labour de la main. Certes, au septième et au huitième siècles

¹ Famines à Rome et dans l'empire : — Sous Auguste, ans 6 et 8, — sous Tibère (19 et 22), — sous Claude (42, 43, 44, 49-51), — sous Domitien ? (son dit contre la vigne ; voy. ci-dessus, tome I, p. 421), — sous Antonin, — sous Marc Aurèle (166), — sous Commode (188, Dion, LXXII et Lampride), — sous Gallus (253), — sous Gallien (261), — sous Carus (284), — sous Dioclétien (302), — sous Constance, à Antioche (354) — sous Julien (362-365). Je suis loin de donner cette liste comme complète, pour ces siècles surtout dont l'histoire est si pauvre en documents. Voy. *les Césars*. Claude II, t. II, p. 68.

Lois de maximum de Commode (188), — de Dioclétien (302, voy. ci-dessus), — de Julien (362, voy. son *Misopogon*, ses Lettres, Libanius, etc.).

de notre ère, le genre humain sortait, si toutefois il en était sorti, d'une rude crise ; il avait tout à réparer, tout à relever ; les éléments les plus vulgaires de la civilisation matérielle lui manquaient. Cependant, depuis le huitième siècle jusqu'à aujourd'hui, il n'est pas un siècle, il n'est peut-être pas une génération qui ne se soit signalée par une de ces découvertes qui ne font pas toujours grand bruit dans l'histoire, mais qui sont un bienfait pour les hommes. Il n'est pas une génération au sein de laquelle, à travers bien des guerres et bien des calamités, l'activité ingénieuse de l'esprit humain n'ait su trouver quelque ressource nouvelle pour donner plus en abondance le pain à l'affamé, le secours au malade, le vêtement à celui qui est nu.

Il n'en est pas de même sous l'empire romain, où cependant de si nombreux éléments de civilisation étaient réunis, où tant de science déjà circulait, où tant de peuples et tant de génies divers étaient pacifiquement associés. Le progrès des arts qui servent aux besoins réels de l'homme a été pendant les quatre siècles de l'empire romain ou nul ou bien médiocre. La fabrication des denrées utiles s'est à peine améliorée. Les voyages, quoique plus fréquents par suite de la paix générale, n'ont pas eu des moyens plus actifs à leur service. L'art de la navigation, malgré ces relations nouvelles entre tant de nations diverses, est resté le même. L'art de la guerre lui-même, dont je ne compte pas les progrès comme des bienfaits, tant s'en faut, mais en faveur duquel se sont toujours exercées de préférence l'industrie et la science humaine, l'art de la guerre n'a pas fait de progrès. Toutes les découvertes industrielles un peu notables, sauf deux ou trois, ou sont antérieures et presque toutes d'une antiquité immémoriale, ou sont postérieures à l'empire

romain et appartiennent à cette période d'activité puissante qui a commencé après le temps des barbares et qui n'est pas encore finie. Telle est l'inertie que produit l'esclavage; telle est l'activité qu'a manifestée dès sa naissance l'industrie libre et chrétienne.

Il est vrai, par compensation, que l'industrie esclave et païenne s'entendait merveilleusement à nourrir, non l'affamé, mais le rassasié; à vêtir, non celui qui est nu, mais celui qui est déjà richement habillé: en un mot, elle se bornait aux arts du luxe. A cet égard, les auteurs anciens, Pline entre autres, nous citent de précieuses découvertes. On inventait des recherches inouïes, pour le boire, le manger, le coucher, le vêtement, le bain, la sieste, et comment dirai-je? le *parfumage* des raffinés et des délicats. On leur faisait des couvertures tissées avec des pétales de roses; on leur perfectionnait le coussin, le canapé et la litière à un degré que nous-mêmes ne connaissons pas encore; on leur inventait par le massage, les onctions, les huiles parfumées, mille voluptés innommées, sans parler des voluptés *innommables*. On poussait, pour eux et pour eux seuls, la pisciculture, l'ostréiculture, l'aviculture, et toutes les cultures gastronomiques, y compris celles des loirs, à un degré que nous n'imaginons pas. Leurs esclaves ébénistes, leurs esclaves tisseurs de pourpre, leurs esclaves orfèvres qui faisaient bel et bien de la vaisselle d'or pur, auraient, certes, dans une de nos expositions de l'industrie, remporté bon nombre de ces *prize medals* que nous distribuons si abondamment aux arts inutiles. Mais d'inventer le métier à la Jacquart pour que les pauvres gens aient des bas à meilleur marché, ou de perfectionner la mouture pour rendre leur pain un peu moins cher:

fi donc! on ne s'en fût pas soucié. Les pauvres gens pouvaient bien aller pieds nus et manger un pain mêlé de son.

Voilà les tendances de l'empire romain en fait de richesse, j'entends la richesse utile et salutaire; l'autre, je ne la lui conteste pas.

En fait de santé maintenant. — L'histoire de la santé laisse peu de traces dans les annales humaines. Cependant on peut soupçonner quelque chose.

Le grand fait est toujours l'esclavage. — Dans une société à esclaves, il y a deux classes dont l'hygiène est particulièrement mauvaise. La première est celle des esclaves, parce qu'ils travaillent au gré d'autrui, c'est-à-dire sans égard pour leurs besoins, et parce qu'ils sont entretenus par autrui, c'est-à-dire avec un intérêt médiocre. L'homme libre est pour lui-même un capital inappréciable, et, pour peu qu'il soit prévoyant, il met à la conservation de ce capital tout ce qu'il peut y mettre de soins et de dépense. Au contraire, l'esclave n'est pour son maître qu'un capital limité, et le maître croirait mal agir s'il dépensait pour la conservation de ce capital une somme disproportionnée avec sa valeur. Il fait donc une balance, et il entretient son esclave dans la mesure du profit que son esclave peut lui donner; ses soins sont limités comme son intérêt.

La seconde classe exposée aux maladies dans une société à esclaves, ou pour mieux dire dans toute société, c'est la classe des maîtres, ou, si vous voulez, la classe des oisifs. Depuis que Dieu a condamné l'homme au travail, il a voulu que cette peine ne fût pas sans apporter avec elle quelque bien. Le travail, nécessaire à l'homme pour le maintien de sa vie, est en même temps utile à la santé de son corps. Même quand il trouve à se nourrir sans le travail, il ne se porte

pas bien sans le travail. Je puis vivre d'une nourriture plus succulente, boire un vin meilleur, avoir une chambre plus saine, et une vie, dit-on, plus hygiénique que le portefaix qui est au coin de la rue : toujours est-il que les muscles de cet homme, son estomac, son appétit, son sommeil, son énergie physique contre le froid, le chaud, la marche, la veille, surpassent les miens. Et cependant, nous autres désœuvrés des temps modernes, nous sommes des gens actifs auprès des désœuvrés de l'antiquité. Il y a mille soins, mille tracas, mille démarches, qui pèsent sur nous et dont l'esclavage débarrassait. Eux étaient tout à leur corps et le soignaient avec amour (*corpora curare, in cute curanda*). Ils avaient, je concéderai cela, une hygiène plus raisonnée que la nôtre, dictée par une science déjà assez avancée, et une hygiène qu'ils avaient le loisir d'observer; tandis que chez nous, le médecin ne parle guère hygiène, parce qu'il a autre chose à faire, et en parlerait-il, nous ne l'écouterions guère, parce que nous avons nous-mêmes autre chose à faire. J'accorde tout cela; mais la meilleure hygiène est de marcher dans la voie où Dieu a voulu que le genre humain marchât. Un ouvrier d'aujourd'hui qui travaille tout le jour, qui mange comme il peut et se vêt comme il peut, se porte mieux, en thèse générale, soyez-en sûrs, qu'un *délicat* de l'ancienne Rome qui allait régulièrement à la palestra ou à la promenade pour obéir aux préceptes de Galien; qui se baignait régulièrement comme Galien entendait qu'on le fit, et soupaient régulièrement aux heures et avec les plats indiqués par Galien : sans parler ici des excès souvent effroyables qui pouvaient trouver leur place dans cette vie si régulière. Dieu veuille, dans l'intérêt de notre santé, nous préserver d'avoir tous les jours deux heures à passer

à la palestra, deux heures à passer au bain, et deux heures à passer au souper!

Tel était donc le sort de ces deux classes, dont l'une souffrait d'un travail forcé, malsain, excessif quoique peu fructueux; dont l'autre souffrait de son oisiveté, de sa richesse, je dirais volontiers de la perfection de son hygiène. Entre les deux sans doute, il y avait une classe intermédiaire; mais elle était proportionnellement peu nombreuse, et, resserrée entre les deux autres, elle participait ou du travail malsain de ceux-là ou de la dangereuse oisiveté de ceux-ci.

En résumé, cette grande assemblée des peuples sous le joug romain ne semble pas avoir eu la santé des peuples pour résultat. Nous ne pouvons connaître sans doute de leurs maladies que les maladies publiques et historiques, les épidémies, et encore il s'en faut que nous les connaissions toutes. Toujours est-il que la marche des épidémies offre de singulières coïncidences avec le régime politique, moral, et, je puis ajouter, théurgique de l'empire. Vers la fin de Néron et les premiers temps de la famille Flavia, ces temps de troubles, de guerres civiles, de recrudescence superstitieuse, nous trouvons une peste¹ en 66 où 50,000 personnes périrent dans la seule ville de Rome; une autre en 77 où 10,000 périrent par jour pendant plusieurs jours (?); une en 80, après l'éruption du Vésuve, plus terrible, dit-on, qu'aucune des précédentes. Sous Trajan, Hadrien, Antonin, ces temps de repos, de paix, de calme relatif dans les esprits, on ne mentionne qu'une épidémie locale en Arabie; peut-être y en eut-il d'autres, mais c'est là tout ce que nous savons. Est-ce donc que la même sagesse

¹ Eusèbe, in *Chron.* J'emploie le mot de *peste* dans le sens latin, qui veut dire simplement épidémie.

des princes et des peuples qui, à cette époque, arrêtaient la décroissance de la richesse publique, arrêtaient aussi l'altération de la santé publique ?

Mais, sous Marc Aurèle, je l'ai déjà dit, toutes les décadences à la fois reprennent leur cours. Il y a guerres et guerres menaçantes, périls, calamités de tout genre, trouble dans les esprits, recours à toutes les superstitions. La peste, une peste horrible, suit et précède tous ces fléaux. Galien croit reconnaître cette épouvantable épidémie qui ravagea Athènes au temps de Périclès. Il parle à plusieurs reprises de cette peste, la plus longue de toutes, et avec un douloureux soupir il en demande la fin aux dieux¹.

Or, cette peste, s'il en faut croire plusieurs savants modernes, ne devait pas finir. Après avoir sévi plusieurs années sous Marc Aurèle, elle reparut pendant deux ou trois ans sous Commode (187-189)²; on compta à Rome, pendant quelques jours, 2,000 morts par jour. Elle reparut ensuite le lendemain de la persécution de Dèce, et Rome compta 5,000 morts par jour; cette épidémie, la plus épouvantable peut-être que le monde ait vue, embrassa Rome, l'Italie, Alexandrie, l'Égypte, la Grèce; toutes les provinces, toutes les cités, toutes les maisons de l'empire, disent les historiens; elle laissa après elle des villes tout entières abandonnées, et elle dura douze ans (250-262)³. Huit ans après (270), sous Claude le Gothique, elle apparaissait encore⁴. Elle devint endémique dans l'atmosphère du

¹ V. ci-dessus, p. 33, les citations de Galien.

² Dion, LXXII; Hérodien, I.

³ Zoïme, I, 26; Orose, VII, 21; Aurel. Victor; Eusèbe, VII, 21, 22.

⁴ Zoïme; Eusèbe, in *Chron.*; Pollio, in *Claudio*.

monde romain; et plusieurs modernes¹ datent de la peste antoninienne, c'est-à-dire de l'épidémie qui signala les premières années de Marc Aurèle, une altération profonde et radicale de la santé des peuples. Il fallut le sang des barbares pour remettre la vie aux veines de l'Europe.

Enfin sur la question de la population, — nous retrouvons le même principe de vie pour les sociétés: le travail; le même principe de destruction et de ruine: l'esclavage.

S'il y a un fait évident dans la marche des sociétés humaines, c'est ce fait que le recrutement de la race s'opère par les classes laborieuses. Il y a dans toute société des familles qu'une exception nécessaire et légitime, motivée par les besoins communs, dispense ou prive du travail corporel: mais elles ne jouissent pas longtemps de cette dispense ou elles ne supportent pas longtemps cette privation; au bout de quelques générations, au bout de quelques siècles tout au plus, elles s'éteignent. Les plus anciens nobles de l'Europe sont nobles depuis sept ou huit cents ans tout au plus; la plupart des paysans peuvent se dire avec vraisemblance paysans depuis cinq mille ans. Les familles illustres, disons mieux, les familles opulentes, allons plus loin, les familles aisées, ne durent pas; la race des travailleurs est éternelle, et à chaque génération elle fournit à la société de nouveaux bourgeois, de nouveaux riches, de nouveaux nobles, de nouveaux rois.

Les économistes ont voulu expliquer ce fait, tantôt par le cercle plus étroit dans lequel les gens aisés cherchent leurs alliances, tantôt par un désir excessif de perpétuer la ri-

¹ V. une dissertation de *Peste antoniniana*, par le professeur Hecker, 1835; Zumpft, *Bevölkerung in Alterthum (la Population dans l'antiquité)*, cités par M. Merivale.

chesse dans une famille, qui a mené souvent à ne pas perpétuer la famille elle-même. La première de ces raisons a peu de valeur; car une famille de paysans, qui ne sort pas de son village et des trois ou quatre villages voisins, est bien plus restreinte dans le choix de ses alliances que ne l'est une famille riche à qui il est permis de chercher au loin. La seconde a du vrai: pour l'homme qui travaille, les enfants sont un capital qu'il aime à voir se multiplier; pour l'homme à son aise, les enfants sont une diminution de capital, et son avarice les voit naître avec regret. Mais cette raison elle-même rentre dans une raison plus générale: c'est que l'homme qui travaille est dans les conditions normales de l'humanité; l'homme qui ne travaille pas, quelque légitime que soit la dispense que la Providence lui a donnée, est placé par elle dans une situation anormale, qui ne grève pas sans doute sa conscience, mais qui affaiblit son être physique et qui diminue sa postérité (sans même parler des vices, plus à redouter pour lui, parce qu'il a et plus de loisir et plus de richesse). J'ose à peine faire cette comparaison; mais ne savons-nous pas que ces races magnifiques dont l'embonpoint et la splendeur font la gloire de nos expositions agricoles, les taureaux Durham, les béliers de Southdown, etc., sont en même temps des races peu fécondes? Adam n'était qu'un pauvre paysan, et Ève n'était qu'une pauvre fileuse; leur race subsiste et s'est singulièrement multipliée. Des rois qui sont sortis d'eux, quelle dynastie a seulement duré dix siècles?

C'est donc la loi commune. Les sociétés se recrutent par en bas et non par en haut. Partout comme dans l'ancienne Rome, le sénat, ou ce qu'on peut appeler ainsi, puise dans l'ordre équestre, l'ordre équestre dans la cité, la cité dans

les provinces. Seulement, dans nos sociétés chrétiennes, si les rameaux les plus élevés sont destinés à périr plus promptement, d'autres les remplacent, et cela sans danger, parce qu'il y a au pied de l'arbre une vigoureuse et inépuisable racine, grâce à laquelle la sève monte dans toutes les branches. Il y a la saine, robuste, abondante, féconde population des campagnes, cette race qui, elle, ne fait jamais défaut et supplée à la défaillance de toutes les autres. C'est là la vraie, normale, providentielle condition d'une société.

Mais aux sociétés antiques, aux sociétés à esclaves, et particulièrement à la société romaine sur son déclin, cette condition a manqué. Elle n'avait pas manqué tout à fait à la société romaine au temps de sa vigueur: chez elle s'était maintenue, plus longtemps que chez nulle autre nation païenne, une population plébéienne, libre, agricole, militaire; de là la force, la durée et la gloire de la république romaine. Mais, lorsque enfin cette population plébéienne eut été détruite par l'invasion de l'or, de l'esclavage et du luxe, la décadence eut lieu pour Rome, comme elle avait eu lieu pour les autres empires de l'antiquité. Le recrutement normal de la société ne se fit plus. D'un côté l'extinction des races supérieures, grâce à la corruption, au luxe, au célibat, à l'oisiveté, grâce à toutes les plaies spéciales des classes riches, poussées au dernier excès et couronnées par les proscriptions républicaines et impériales, cette extinction se fit avec une promptitude qui passa toute mesure. Les familles se succédèrent si hâtivement dans les postes élevés de la société, qu'elles n'eurent le temps ni de s'y préparer, ni de s'y habituer. Elles n'eurent de la richesse que l'éblouissement et les excès. Et d'un autre côté, la sève manquait à ce renouvellement trop